

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

JOURNAL DE ROUBAIX

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

ABONNEMENTS: Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, France et l'Étranger, les frais de poste en sus.

INSERTIONS: Annonces: la ligne... Réclames: la ligne... Faits divers: la ligne...

COURS DE PARIS DU 10 JANVIER

Table with columns: Valeurs, Cours du jour, Cours précéd.

Table with columns: BOURSE DE PARIS, Cours du jour, Cours précéd.

Table with columns: Service particulier du Journal de Roubaix, Cours du jour, Cours précéd.

DEPECES COMMERCIALES New-York, 10 janvier. Change sur Londres, 4.82 50; change sur Paris, 5.20 00, 100.

DEPECES COMMERCIALES Havre, 9 janvier. Ventes 500 b. Marché ferme. Liverpool, 9 janvier. Ventes 7.000 b. Marché inchangé.

Bulletin du jour Les Chambres se réuniront mardi prochain sans qu'il soit besoin d'un décret de convocation.

Feuilleton du Journal de Roubaix du 11 Janvier 1879.

L'INCENDIAIRE PAR ELIE BERTHET

Jérôme tomba comme un bœuf assommé; son mauvais chapeau avait volé au loin et laissait voir son crâne fendu, d'où jaillissaient des flots de sang.

années précédentes — et pareil usage sera sans doute conservé — le président du conseil, observant la coutume de la monarchie de Juillet, a rappelé, par lettres à domicile, aux membres des deux Assemblées, la date de la réunion.

Que vont faire les Chambres? Procéder d'abord à la constitution de leurs bureaux, c'est-à-dire du président, des vice-présidents, des secrétaires et des questeurs.

Avant que la session active soit ouverte, nous croyons qu'il n'est pas sans intérêt de rappeler l'attention sur la catégorie des lois d'affaires délaissées l'année dernière pour cause de passion politique.

Le chancelier allemand ne s'occupe pas seulement de réformes douanières; il songe aussi à maintenir la discipline, au sein du Parlement. Il vient de saisir le conseil fédéral d'un projet de loi concernant les peines disciplinaires à appliquer aux membres du Parlement.

On ne sait encore si ces restrictions apportées à l'immunité des orateurs parlementaires de l'Allemagne seront acceptées par la majorité du Reichstag.

LEON XIII. PAPE.

Quels sont vos sentiments de dévouement et d'amour envers l'Église et ce Siège Apostolique, vénérable Père et Fils bien-aimés, quel est votre zèle pour la sainte doctrine et pour le salut des âmes, l'Université Catholique, érigée par vous avec tant d'efforts, la prouve si bien, les cercles où vous formez la jeunesse à la religion et aux diverses professions chrétiennes l'attestent si clairement, le soin que vous prenez des ouvriers et des apprentis le démontre tellement, que tout ce que notre vénérable Père l'Évêque de Lyon nous a écrit de vos excellentes dispositions d'âme, et tout ce que vous professez vous-même dans votre Adresse, est de beaucoup dépassé par les faits.

Vous recevons donc, avec la plus grande reconnaissance, les vœux que vous nous rendez; et nous vous félicitons de tout cœur, vous qui défendez si bien la cause de Dieu et de l'Église et qui vous montrez si attachés à ce Siège Apostolique, non-seulement par l'affection, mais encore par les œuvres et par de généreux secours.

Vainqueurs et vaincus

Nous lisons, depuis dimanche, avec un redoublement d'attention, les journaux de toute nuance. Il semble, à voir le ton général des vainqueurs, d'une part, et des vaincus de l'autre, que l'on aurait joué, le 5 janvier dernier, à qui perd gagne.

conservateurs à n'être plus rien dans l'État. Le parti conservateur était à l'agonie dans le Parlement, et il a reçu dimanche le coup de grâce. Je ne dis pas que, comme Notre-Seigneur, il ressuscitera dans trois jours; mais il ressuscitera plus tôt que si son agonie se fût prolongée.

Mais notre défaite de dimanche simplifie considérablement la situation pour les conservateurs.

De deux choses l'une: ou la République, qui ne pourra plus désormais nous accuser, puisque nous sommes en majorité, partant, d'arbitraire, nous sommes à sa place parmi les gouvernements déçus — ce qui nous paraît tous les jours un peu plus invraisemblable que la veille — alors les conservateurs deviendront tout naturellement républicains, comme beaucoup de républicains d'aujourd'hui étaient bonapartistes sous l'empire; ou bien, comme disait naguère le Times, l'astre de la République a commencé à décliner le 5 janvier.

C'est encore aussi peu sensible que l'accroissement des jours, qui augmentent pourtant, sans prendre d'autre confident que l'almanach, depuis le 1er janvier, mais cela est la République à renvoyer ses gardiens. Nous allons la voir marcher seule. Les conservateurs, qui ont l'âme bonne, lui crieront encore: Casse-cou! Mais ils n'ont plus nulle part qualité officielle pour se faire écouter. C'est une grande force d'avoir que cette extrême faiblesse présente. Pour rendre, il fallait d'abord mourir. J'en reviens à mon alternative, qui est presque un dilemme: ou la République fera le bien de la France sans nous, — ce qui vaudra mieux que de le faire malgré nous — et certes nous ne nous en plaindrions pas; ou les républicains auront bientôt fait de démontrer une troisième fois qu'ils sont la peste de leur pays, lequel alors, tout naturellement, se tournera vers les conservateurs, dont les fautes plus grosses encore de républicains (Dieu vueille que les crimes ne se mettent pas de la partie!) lui auront fait oublier les fautes.

On ne connaît bien un animal que quand il est en liberté et un vin que quand on l'a bu pur. La République sans républicains de M. Thiers, la République conservatrice de même, légalisée et codifiée par M. Wallon, la République avec M. de Broglie, ou M. Buffet, ou même M. Dufaure pour président du conseil, avec M. le maréchal de Mac-Mahon ou M. Thiers pour président de la République, c'est la République en cage et avec beaucoup d'eau dans son vin.

pas sans de mortelles angoisses à l'expérience qui va se faire à fond sur ce que nous avons de plus cher; mais, au point où les choses étaient venues, il fallait qu'elle se fit. Tout ce qui s'est passé depuis était inévitable, du moment que les monarchistes, n'ayant pas su faire la monarchie alors qu'elle dépendait d'eux, avaient, malgré nos objurgations, fait la République, dans la douce illusion que la dame garantirait des sentiments de piété filiale pour ses pères malgré eux.

Voilà les conservateurs à la retraite pour quelque temps. La retraite n'est pas l'inaction. Qu'ils se préparent à rentrer bientôt en scène, meilleurs, plus habiles et plus unis surtout qu'ils n'en sont sortis! S'ils sont dignes de reprendre le pouvoir, ils ne l'ont perdu que pour le mieux ressaisir. Je n'ai peur que d'une chose: c'est que le pouvoir ne les réclame avant que leur solution ne soit prête.

Mais, ce qui est vraiment le plus à plaindre dans le moment présent, — après le pays, — c'est le ministère. Nos ministres ont vaincu, dans le scrutin de dimanche dernier, au delà de leurs espérances et surtout de leurs désirs. Plus ils sont vainqueurs, plus ils se voient compromis. Ironie du destin! On chante De Profundis et Te Deum à la foi aux oreilles de ces victorieux.

A circonstances nouvelles, faut-il nouveaux ministres? Ceux-ci se trouvent-ils dépassés par les élections qu'ils ont faites et dont il leur a fallu se réjouir — c'est là le plaisir de leur cas — la mort dans l'âme, car assurément l'ancien Sénat, un peu mitigé peut-être dans le sens républicain, faisait bien mieux leur affaire. Qui leur succédera, si on leur succède? Parleront-ils, ne parleront-ils pas? S'ils parlent, comment faire pour ne rien dire? S'ils disent quelque chose, comment faire pour ne rien compromettre? Et s'ils ne disent rien, comment verra-t-on qu'ils sont vivants? Il y a aussi le système des gens — c'est ce système-là qui paraît, en ce moment, prévaloir — qui sacrifient une partie des ministres pour conserver les autres. C'est la vieille légende des naufragés qui tirent au sort, sur leur radeau, à qui sera mangé, ou l'histoire féroce d'Ugolin (puisqu'on rit de tout) mangeant ses enfants pour leur conserver un père. De même M. Dufaure sacrifierait M. de Marcère, ou vice versa, selon la feuille qu'on a sous les yeux, pour lui conserver un collègue.

Cette loterie funèbre, c'est le pauvre général Borel à qui échoit généralement le premier numéro sortant. Voilà des gens bien pressés! Attendez au moins que les chambres soient réunies, et, si vous voulez conserver le ministère, n'agissez pas comme les deux amoureux de l'homme entre deux âges auquel la jeune enlevait ses cheveux blancs, l'autre son poil brun, et qui finalement se trouva dénudé.

Mais, pour graves et délicates que soient les questions de personnes, compliquées surtout de la répugnance que paraît avoir M. Gambetta à se résigner à la présidence du conseil, les choses talonnent bien autrement les vainqueurs. Que les ministres soient Pierre, Paul ou Jacques, on ne peut plus ajourner,

il faut abandonner. Ah! qu'on ne se croie pas le Sénat qui avait le large dos! Il n'est pas de prix qui puisse rendre autant de services, dans l'écurie d'un homme politique ou d'un parti, qu'un bon bœuf émissaire.

Il va falloir, toute affaire cessante, prendre un parti sur l'amnistie, sur l'affaire des Chambres à Paris. L'atmosphère parisienne sera évidemment très propre à dissiper les velléités de résistance conservatrice qui pourraient éclore dans les cervaux de gauche de la nouvelle majorité sénatoriale. Les questions telles que la laïcité obligatoire de l'enseignement, la suppression de l'immobilité de la magistrature, et généralement toutes celles qui figurent sur les programmes de Romains et de Belleville, gagneront évidemment beaucoup à être traitées à Paris, surtout quand, par le bénéfice d'une amnistie aussi large que possible, Paris, aura revu les Parisiens retour de Nougat.

Vous ne pouvez pas, en bonne conscience, exiger que des gens qui arrivent de si loin aient à faire par-dessus le marché le voyage de Versailles!

Une mise en demeure

Les fumées de la victoire ont singulièrement surexcité certains cerveaux républicains. Voici en quels termes une feuille de gauche, le Progrès, de Lyon, signifié au Maréchal qu'il ait à donner sa démission:

Maréchal, il ne vous reste plus qu'à donner votre démission. Pourquoi, en effet, seriez-vous aux honneurs, quand ce sont vos amis qui sont à la peine? Carnot, le plus brave de vos vieux camarades, est à bas; de Meaux et Dorey, deux de vos anciens ministres, ont perdu la présidence; à qui vous êtes par instant appelé la veille du 14 décembre, n'a pas été mieux traité; quel plaisir ou quel intérêt pouvez-vous bien avoir à ne pas les suivre dans le malheur?

Le temps des orgies parlementaires et constitutionnelles est passé; impossible de songer aujourd'hui à recommencer le moindre 16 Mai; plus moyen de se payer la luxue d'un ministère de Broglie ou de La Rochebouët; à quoi bon rester au pouvoir? Nous dirons plus: votre intérêt exige que vous le quittiez au plus vite.

Péroration, péroration, peu importe que vous restiez jusqu'au bout ou que vous coupiez la trame avant la fin du rouleau! Si l'appauvrie qu'elle soit, la France est encore assez riche pour vous payer, dans l'un ou l'autre cas, vos appointements de l'année. N'ayez aucune crainte, vous ne perdrez rien... En tant que fonctionnaire — le plus haut sans conteste — de la République française; en tant que président du gouvernement, vous pourrez bien, sans descendre, assister, par exemple, à la mise en accusation de vos anciens ministres; la Constitution vous couvre contre toute interprétation fâcheuse; bien plus, elle vous oblige à boire ce calice jusqu'à la lie, si telle est la volonté du Parlement; or, on ne saurait être coupable de ce que la loi vous commande de faire.

Mais, arrivez-vous à la même conclusion si, cessant de vous considérer comme homme public, vous rentrez en vous-même et vous vous demandez ce que doit faire l'homme privé? Non, n'est-ce pas?... Si vous voulez que nous parlions du pays, c'est autre chose.

Bien malgré vous, nous en sommes certain, — et cependant à cause de vous — votre magistrature a déjà trop coûté à la France, l'ordre moral et les conspirateurs monarchiques, poussés à l'ombre du septennat, nous ont déjà trop fait de mal; il est temps de mettre un terme à cette longue série de malheurs publics.

Et bien! votre présence à la tête du gouvernement, — votre seule présence, entendez-vous, — peut encore laisser une lueur d'espoir aux conspirateurs... Et puis voyez: les élections d'hier ont rétabli l'harmonie entre les deux parties du pouvoir.

Le meurtre accompli, sa surexcitation tomba; elle demeura quelques instants morne et taciturne. Peut-être, malgré l'égarément de son esprit, avait-elle conscience du crime qu'elle venait de commettre.

Le petit salimbacque s'arrêta à quelques pas, et, le cou tendu, l'œil fixe, il examina son ancien maître qu'il avait cru longtemps être son père.

— J'ai peur, dit-il tout à coup; allons nous-en.

Et, se cachant le visage, il s'éloigna à grand pas. Faquinette s'empressa de le rejoindre.

En dépit d'elle-même, le meurtre qu'elle venait d'accomplir semblait la préoccuper; elle regardait autour d'elle avec inquiétude; il y avait dans ses mouvements quelque chose de saccadé qui trahissait une agitation intérieure.

— Ces gens de justice sont si bêtes! grommelait-elle; si ne faut pas qu'ils nous trouvent... Ils ne comprennent rien de rien... Ensuite vous me direz: le feu purifie tout!

La folle et l'enfant s'étaient engagés dans la partie la plus solitaire des rochers qui dominent le cours de l'Yonne. Faquinette connaissait fort bien les environs et se dirigea vers une cavité que cachait des plantes sauvages. Cette espèce de grotte était située loin de tout chemin battu, à l'opposite de la carrière où Jérôme et la Belle Américaine avaient établi temporairement leur demeure.

Faquinette s'y installa pour attendre la nuit. Elle tira de sa poche du pain et quelques fruits, et le jeune garçon expédia avec son appétit ordinaire; après quoi il s'endormit sur un lit de mousse et de feuilles sèches.

La folle s'était assise à côté de lui et

de retour de dessous sa robe plusieurs paquets de ces chèvreottes que Néel avait vus à la Ferme-du-Pendu. Elle se mit à les disposer d'une certaine manière, avec un soin minutieux. Pendant qu'elle s'occupait de cette besogne, le rictus était revenu sur ses lèvres et elle marmottait:

— Faut voir, faut voir... Nous avons versé le sang, et ce n'est pas la même chose qu'autrefois. Heureusement... le feu purifie tout!

Cette dernière phrase s'était incrustée depuis peu dans sa cervelle et ne semblait pas près d'en sortir.

Plusieurs heures s'écoulèrent ainsi. Aux approches du soir, Faquinette supposa qu'elle pouvait regagner le château sans risquer d'être reconnue. Elle éveilla l'enfant qui grognait, et on marcha vers Biguy. Il faisait déjà nuit quand on y arriva.

Les portes du château étaient fermées; mais Faquinette, qui venait de traverser le parc et les jardins, avait la clef d'une petite porte de service et elle pénétra dans la maison, sans recourir à l'obligeance douteuse de Bernardin. Ce pendant, lorsqu'elle traversa, avec son petit compagnon, une cour où se trouvait l'écurie, elle ne put éviter d'attirer l'attention du cocher valet de chambre, qui était en train de panser les chevaux.

Il apparut sur le seuil de l'écurie, une lanterne à la main, et cria avec colère: — Ah! C'est vous encore, coqueuse? Que demandez-vous? Il paraît que vous avez fait de la belle ouvrage aujourd'hui, car les gendarmes sont venus vous chercher... Enfin, pour le temps que nous avons tous à rester dans cette bicoque, peu m'importe qui y entre ou qui en sort... Demain matin sans doute il y aura du nouveau ici.

Faquinette demeura calme et souriante. — Comme cela, monsieur Bernardin dit-elle, vos messieurs comptent partir demain?

— Avant le jour ils auront déguerpi... Je prépare la voiture et les chevaux, puis j'irai me coucher, car je n'ai pas envie de m'éreinter pour ces gens ruinés.

— Vous êtes un excellent domestique, monsieur Bernardin; mais, avant de remonter à notre chambre, nous voudrions bien, Jacques et moi, manger un morceau.

— Ma foi! voyez dans la cuisine si vous ne trouverez pas quelques bribes de viande et de pain... Il y a encore, je crois, une bougie allumée... et ne m'ennuiez pas de vos affaires, ajouta-t-il avec impatience, car j'ai assez des miennes!

— Merci, monsieur Bernardin, reprit la folle de son ton le plus doucereux; nous ne tarderons pas non plus à nous mettre au lit, car nous sommes fatigués... Ah ça, monsieur Bernardin, où donc couche-t-on?

— Parbleu! comme toujours... là, dans la chambre de l'écurie... à côté de mes chevaux.

— Bien, bien... la place est bonne!

répéta Faquinette.

Et elle s'éloigna, en répétant avec une ironie singulière: — La place est bonne! la place est bonne!

Le valet ne daigna pas relever ce propos et rentra en pestant tout bas.

Dans la cuisine, Faquinette trouva de la lumière, comme on l'avait annoncé, et elle eut le bonheur de découvrir, au fond d'un buffet, quelques restes de nourriture qu'elle fit manger à l'enfant; mais elle-même n'y toucha pas. Elle était agitée et avait les yeux brillants; souvent ses lèvres remuaient sans qu'il en sortît aucun son. Elle attendait avec impatience que Jacques eût fini son repas, et le petit goinfre n'y mettait nulle complaisance.

Enfin, les provisions venant à manquer, il s'arrêta.

— À présent montons, dit la folle; j'ai beaucoup à faire... et tu dîneras bien mieux au ciel.

L'enfant était habitué à ne rien comprendre aux dires de sa mère d'adoption, et il la suivit en se frottant les yeux.

Ils gagnèrent la très modeste chambre qui leur avait été assignée dans les combles et à laquelle on arrivait par un superbe escalier à balustrades de chêne sculpté, la merveille du château. Faquinette ne songea pas à débarrasser le petit salimbacque de ses vêtements, et le déposa tout habillé sur le lit, où il ne tarda pas à s'endormir de nouveau.